

Il y eut un moment de silence pendant lequel Pauline s'assura que son père ni sa mère ne pouvaient l'entendre. Ils causaient avec le notaire. Elle s'approcha alors de M. de Lescas, et lui dit :

— Monsieur ! de grâce ! soyez juste, soyez généreux, choisissez un noble triomphe, une noble vengeance ; sauvez le père et épargnez la fille !

Un éclair passa dans les yeux du marquis.

— Ah ! l'orgueilleuse qui nous supplie, dit-il en se détournant. Puis avec l'accent de la plus exquise courtoisie :

— Que me demandez-vous ? dit-il à Pauline. Renoncer à l'espoir de toute ma vie ! Est-ce là une prière à m'adresser ? Tout, excepté ce sacrifice, qui est impossible. Vous me verrez soumis à toutes vos volontés, à vos moindres désirs ? Mais exiger que je refuse le bonheur qui m'est offert ! Avez-vous pu penser que je consentirais ?

— Je suis venu, continua froidement M. de Lescas, pour signer un contrat. Choisissez donc, mademoiselle, ou de m'accorder votre main, ou de consommer la ruine de votre père.

— Tout est fini, dit alors Pauline ; je suis à vous, monsieur.

La pendule sonna une heure. Le notaire s'avança et demanda où étaient les témoins.

— Voici l'un d'eux, répondit Lescas en désignant M. Vilnot.

— Et voilà l'autre ! dit le général Damas en sortant tout à coup de sa cachette.

Ce ne fut qu'un cri de surprise dans tout le salon à l'aspect inattendu du général. Sa sœur, son beau-frère et sa nièce l'embrassèrent à la fois.

— Bien ! bien ! s'écria Damas. Mais vous m'étouffez ! Ma chère sœur surtout. Il paraît que l'uniforme lui agréait. Eh bien, tant mieux, morbleu ! car j'ai un camarade à lui présenter.

— Un officier ? demanda Mme de Martens.

— Mieux que ça ! un héros : le brave colonel Duhaumery. Et se retournant vers la porte de l'appartement qu'il venait de quitter :

— Entrez donc, colonel.

Michel Schirmer parut, fit quelques pas dans le salon, et salua profondément. Si l'arrivée du général avait produit tout à l'heure une vive sensation, l'entrée du colonel en produisit une plus grande encore. Chacun avait entendu vanter la personne et les exploits du colonel Duhaumery. Ce fut donc en balbutiant de joie

que Mme de Martens s'approcha du nouveau venu, pour lui exprimer, en termes admiratifs, le désir qu'elle avait de le voir signer au contrat de mariage de sa fille. A ce mot de contrat, le colonel tressaillit visiblement.

— Soyez forte et courageuse, dit tout bas Damas à Pauline ; je ne vous abandonnerai pas, petite nièce.

Pauline le prit à part :

— Ayez pitié de moi, lui dit-elle, mon bon oncle : venez à mon secours.

— Volontiers, si je le puis ; n'êtes-vous pas heureuse ?

— Heuseuse ! répéta Pauline.

Hé mais, comme vous voilà pâle ! Cependant vous allez épouser un riche gentilhomme. Est-ce quelque souvenir importun qui vous chagrine ? Penseriez-vous encore...

— Ah ! non, non, interrompit Pauline, je ne pense plus à lui.

— Vous savez de qui je parle ?

— Je le sais.

— Confiez-vous à moi, poursuivit Damas ; est-ce qu'on vous force pour ce mariage ?

— Non.

— Vous agissez de votre plein gré ?

— Oui ; mais.

— Vite, expliquez-vous.

— Peut-être pouvez-vous me sauver. Vous êtes notre parent, notre ami. Il y va pour mon père d'une banqueroute, si aujourd'hui je n'épouse M. de Lescas.

— Pauvre enfant ! dit le général en serrant affectueusement les mains de sa nièce, je m'en doutais. Les femmes ne sont pas si mauvaises, après tout ?

— Pouvez-vous me sauver ? demanda Pauline.

— De tout mon cœur, je le voudrais ; mais je suis pauvre !

— Hélas ?

— Il faut vous sacrifier, mon enfant !

— Adieu donc.

Et Pauline voulut s'éloigner. Damas la retint par un mouvement amical. Comme il lui tenait les mains, une larme, qu'elle ne put essuyer, tomba sur la main du général.

— A qui dites-vous adieu ? lui demanda-t-il.

Puis, après un silence ;

— Ecoutez, Pauline, vous voyez mon ami (il désignait le colonel), il connaît particulièrement Michel Schirmer. (Pauline tressaillit.) Ils se